

Sherlock Holmes et la science de la déduction

par Guillaume LURSON, professeur de philosophie au lycée P. Mendes-France à Péronne

Présentation :

Sherlock Holmes est un personnage de fiction inventé par Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930). Le premier écrit de ce dernier s'intitule *Un étude en rouge* (*A study in scarlet*, 1887) : c'est le début des aventures du célèbre détective. Le succès du personnage peut s'observer notamment au travers des nombreuses adaptations qui sont tirées de l'œuvre de Conan Doyle, jusqu'à la série intitulée *Sherlock* ([série télévisée policière britannique](#) créée par [Mark Gatiss](#) et [Steven Moffat](#), et diffusée depuis le [25 juillet 2010](#) sur [BBC One](#)). Mais sur quoi un tel succès est-il fondé ? Il semble qu'il existe une sorte de mythe, ou de fascination qui s'exerce vis-à-vis du personnage de Sherlock Holmes.

Sherlock Holmes apparaît souvent comme un être supérieurement intelligent. On peut supposer que cette intelligence est en grande partie la cause du mythe entretenu autour du personnage. Il semble même que la fiction dépasse la réalité : la méthode employée par Sherlock Holmes aurait nourri en partie des enseignements dans certaines écoles de police. Quelle est alors cette intelligence dont Sherlock Holmes dispose ? En quoi est-elle particulièrement remarquable ? A notre tour, menons l'enquête.

Nous examinerons point par point les affirmations suivantes :

1. Sherlock Holmes apparaît supérieurement/anormalement intelligent par rapport au commun des mortels.
2. Cette intelligence tient au caractère apparemment scientifique de ses raisonnements (notamment à une certaine manière d'examiner et d'analyser les faits).
3. Ce caractère scientifique tient à sa capacité de réaliser des **déductions** (voir notamment la série *Sherlock* : Holmes tient un site qui se nomme « *La science de la déduction* »).

« Déductions » provisoires à propos de l'intelligence du personnage :

L'intelligence résiderait dans la capacité à faire des déductions. Face à celle-ci, nous ne sommes pas tous égaux : elle semble relever plus du talent, voire du génie, que de l'apprentissage. D'où vient cette faculté ?

- ⊙ Elle pourrait être liée à une sorte de déterminisme génétique. Or, dans les rares mentions qui sont faites de la famille de Sherlock Holmes, nous n'avons nulle trace d'un tel atavisme. Le seul indice que nous possédons, c'est que son frère Mycroft semble posséder également des dispositions similaires, bien qu'il n'en fasse pas usage de la même manière que Sherlock.
- ⊙ Elle pourrait venir de ses études. Mais encore une fois, nous n'avons que peu d'informations en la matière. Le détective n'a pas eu de formation dans le domaine de la criminologie, ou

dans le domaine de l'enquête policière : il reste un *amateur*. C'est paradoxalement ce qui le rend supérieur aux policiers traditionnels, et notamment à son concurrent et ami, Lestrade.

- ⌚ Sherlock Holmes ne semble pas avoir une grande culture générale. On ne le voit jamais (romans, nouvelles, et adaptations télévisuelles) discuter de littérature, d'art ou d'histoire. Ses connaissances théoriques les plus abouties sont dans le domaine de la chimie, mais il est plus proche de l'expérimentateur que du théoricien.
- ⌚ Enfin, notons que cette faculté n'est pas infaillible. Le détective ne tire pas toujours de conclusions certaines dans le cadre de ses enquêtes, voire se trompe parfois totalement¹.

Nous pouvons maintenant nous demander en quel sens on peut appeler « déduction » la forme que prennent les raisonnements de Sherlock Holmes, et en quoi consiste la méthode qu'il utilise.

La méthode de Sherlock Holmes

1. La méthode à l'œuvre

Elle est présentée, voire « théorisée », dans le premier écrit de Conan Doyle, « Une étude en rouge » (*A study in scarlet*, 1887). Ce qui décide de la véracité du jugement de Sherlock, c'est l'analyse apparemment scientifique des faits, contre l'examen de la seule réputation des personnages, ou de suppositions surnaturelles (voir *Le chien des Baskerville* à ce sujet). Cette méthode présente donc l'avantage d'une certaine **objectivité**. Prenons l'exemple de la rencontre avec Watson :

→ **Extrait du premier épisode de la saison 1 de la série Sherlock, intitulé A study in rose. (Pour l'analyse du passage dans le roman de Conan Doyle, on se réfèrera à Bayard, op. cit. pp. 41-44). A voir : les 20 premières minutes, jusqu'au moment où Sherlock dévoile les raisons de ses suppositions.**

Sherlock Holmes « déduit » à partir d'indices certaines caractéristiques (métier, personnalité, situation familiale...) propres au docteur Watson. Comment ce raisonnement se constitue-t-il ?

- ⌚ **Le passage du fait à l'indice** : l'indice, c'est le fait en tant qu'il est signifiant. Notons que les indices sont à la fois des faits matériels, et des comportements. Par lui-même, le fait ne « parle » pas, il ne « montre » rien : *il ne fait qu'être*. L'indice, au contraire, se comporte comme un **signe** : il renvoie à quelque chose qui n'est pas immédiatement présent. Lorsque Sherlock Holmes raisonne, il opère donc un raisonnement du type : si A, alors B, B étant un fait ou un évènement chronologiquement et/ou logiquement antécédent à A, et qui rend

¹ Voir l'ouvrage de Pierre Bayard, *L'affaire du chien des Baskerville*, Minuit, 2008, lequel recense les différentes erreurs et manquements des raisonnements de Sherlock

raison de l'existence de A². Si le docteur Watson est bronzé, cela *peut* signifier qu'il a été faire la guerre en Afghanistan. Mais cela suffit-il à nous donner une certitude ?

- ⌚ **La liaison des indices entre eux** semble requise : A peut signifier B, mais pas à n'importe quelles conditions. Si l'on voit quelqu'un de bronzé, on peut en conclure qu'il a passé des vacances au soleil, mais pas forcément qu'il a été un soldat envoyé au front. C'est la **mise en relation des indices** qui permet d'établir une conclusion probable. L'association du maintien, de la coupe de cheveux, de la claudication, etc... de John Watson produit un ensemble significatif. En conséquence, plus on relie d'indices avec d'autres, plus on maximise ses chances d'avoir une « déduction » juste.
- ⌚ Toutefois, cette conjonction est-elle une simple accumulation d'observations ? L'insertion des indices dans un réseau de significations semble **requérir l'usage d'une théorie qui la précède**. En conséquence, le fait ne devient indice que par une idée qui le « fait parler ». La théorie a donc de le pouvoir de rendre le réel signifiant, lequel reste sinon muet, mais elle restera en attente de confirmation par la découverte d'indices supplémentaires. Sherlock Holmes fait donc usage d'*hypothèses* qu'il faut éprouver en vue de les rejeter ou de les conserver.

2. Sherlock Holmes et Hume

Sherlock Holmes tient des raisonnements très similaires à ceux que Hume évoquaient dans *Le traité de la nature humaine*, à propos de la relation de cause à effet. Hume distinguait deux types d'objets auxquels l'esprit humain a affaire : les propositions de type mathématique, ou géométrique (que l'on nomme aussi les vérités nécessaires) et les faits (qui donnent lieu à des vérités contingentes). Sherlock Holmes possède une intelligence qui s'exerce exclusivement sur les seconds.

« La seule connexion ou relation d'objets qui puisse nous conduire au-delà des impressions immédiates de notre mémoire et de nos sens est la relation de cause à effet, et cela parce qu'elle est la seule sur laquelle nous puissions fonder une inférence légitime d'un objet à un autre. L'idée de cause à effet provient de l'expérience, qui nous apprend que dans tous les cas passés, tels objets particuliers ont été constamment associés : et puisqu'un objet semblable à l'un de ceux-là est supposé immédiatement présent par son impression, nous en présumons l'existence d'un objet semblable à son concomitant habituel. »

Hume, *Traité de la nature humaine*, éd. GF, pp. 152-153

Ce qui nous intéresse est moins la destruction de la notion métaphysique de cause, que le type de raisonnement à l'œuvre. **Le passage de A à B est une inférence³ de type causale**, qui « relie » ce qui était séparé en constituant des séries d'évènements. Néanmoins, puisque nous n'avons pas B sous les yeux, il faut supposer son existence. Comment établir l'existence de quelque chose que l'on ne peut pas directement constater ? Selon Hume, c'est grâce à l'expérience, et mieux, par habitude de repérer

² Ce qui est nommé dans *Une étude en rouge* le « raisonnement à rebours », ou « analytique ». Voir *Sherlock Holmes*, tome I, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1987, p. 99.

des similitudes ou des ressemblances. Mais la réalité est-elle caractérisée par l'exacte répétition des évènements ? La possibilité d'une telle répétition n'est-elle pas un postulat que nous devons admettre, pour donner une valeur à l'expérience ?

Dans les relations de faits, nous *parions* sur l'**uniformité de la nature** (ce que Hume appelle aussi « la présomption d'une ressemblance », manifestant l'ouverture au futur comme temporalité constitutive de l'esprit humain). C'est le principe (psychologique) sur lequel tous nos raisonnements empiriques sont fondés. Puisque Sherlock a observé plusieurs fois que les militaires se coiffaient, se tenaient, parlaient d'une certaine manière, il peut en déduire que Watson, comme individu singulier, est un militaire.

La **croissance** dans la constance de la nature est fondamentale : la refuser serait condamner toute possibilité d'action, et toute inférence causale. C'est ce même principe qui est implicitement admis par Sherlock dans *Le chien des Baskerville* : la nature ne saurait déroger à elle-même au point de créer un animal monstrueux entretenant une haine dirigée contre les membres d'une certaine famille. L'existence supposée du chien relève de la croyance au miracle⁴, ce qui amène à supprimer le principe d'uniformité de la nature, en soutenant qu'elle peut se contredire elle-même. C'est en ce sens que la méthode de Sherlock Holmes apparaît « scientifique » : le détective se refuse à croire que la nature soit capable de changements brusques, ou que les évènements soient causés par une puissance extra-naturelle. En ce sens, Hume, écrivait, dans *l'Enquête sur l'entendement humain*, p. 188 : « Un miracle est une violation des lois de la nature ». En réalité, les inférences de type causal ne sont possibles qu'à la condition de croire qu'il y a une nature. Cette croyance a pour conséquence de supprimer toute superstition, et toute apparence de contingence des évènements⁵.

Limites de cette méthode, et conclusion

Nous voilà rendus au point critique. On peut soutenir que les raisonnements employés par Sherlock Holmes ont la forme d'une **inférence**. Si l'on reprend la rencontre de Holmes avec Watson, on peut examiner la proposition suivante :

Watson a l'air d'un médecin militaire

Ce qui fait problème, ce n'est pas la relation entre les propositions, mais bien celles qui sont déjà « tenues pour vraies » (voir définition à la page précédente). Watson « a l'air » d'un médecin

3 « Toute opération par laquelle on admet une proposition dont la vérité n'est pas connue directement, en vertu de sa liaison avec d'autres propositions déjà tenues pour vraies », in. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF.

4 « Nous sommes arrivés dans le pays des fées » écrit Hume dans *l'Enquête sur l'entendement humain*, éd. GF, p. 139.

5 Sur ce point, Hume est très proche de Spinoza : voir l'appendice du livre 1 de *l'Éthique*.

militaire. Mais qu'est-ce qui justifie une telle assertion ? Le fait qu'on repère chez lui des caractères propres à une catégorie générale : le jugement consiste à intégrer un individu dans une classe. Cette classe est constituée par **induction**, c'est-à-dire par la répétition d'expériences similaires. Les raisonnements de Sherlock Holmes ne sont possibles qu'à condition de partir de principes formés par induction. Mais ne faisons-nous pas parfois l'expérience d'une « contrariété des événements » ? En effet, les principes produits par induction sont par définition généraux, et sont valables jusqu'au moment où nous faisons l'expérience d'un contre-exemple. Tout ce que Holmes peut faire, c'est réduire le champ des possibilités. Il y a toujours une marge d'incertitude, mais aussi d'erreur, dans les « déductions » du détective. Par exemple, n'est pas possible de déduire, a priori, le pays dans lequel Watson a exercé en tant que médecin militaire.

En bref, la méthode de Sherlock Holmes n'est pas infaillible au moins pour deux raisons : d'une part, elle repose parfois sur des assertions arbitraires, et, d'autre part, ces mêmes assertions sont, au mieux, formées par généralisation de l'expérience. *Rien ne nous assure que le cas nouveau est identique au précédent, bien qu'il puisse lui ressembler*⁶. Le détective ne fait pas de véritables déductions, lesquelles supposent de faire abstraction de l'expérience, en développant les prédicats inclus dans le concept⁷ (le concept du triangle implique une figure à trois angles, dont la somme est égale à 180°). **La science de la déduction n'en est donc pas véritablement une** : il s'agit d'une intelligence pratique et empirique, fondée sur des séries statistiques et des causes probables. On pourrait également ajouter l'expérience des passions humaines, et des motivations psychologiques, comme moteurs de l'intelligence du détective. Mais une véritable science ne saurait se fonder sur la seule induction. Nous sommes rivaux au domaine du probable, lequel est susceptible de *degrés*.

Sherlock Holmes est donc un observateur hors pair, possédant une intelligence prompte à constituer des séries de causes probables. Son intelligence, brillante et vivace dans le domaine de l'action, se révèle toutefois limitée à ce domaine. Pour finir, disons qu'Holmes n'est pas un métaphysicien, encore moins un esprit superstitieux se perdant en spéculations invraisemblables. Le cadre de ses enquêtes réclame une certaine compréhension de la *banalité*, c'est-à-dire de la nécessité causale, et non métaphysique, des événements⁸. En ce sens, on pourrait lui attribuer la péroraison de *l'Enquête sur l'entendement humain*⁹, lorsque Hume assène le coup de grâce à la « philosophie abstraite » :

6 La « croyance » à la nature n'est-il pas d'ailleurs le résidu problématique et incompréhensible d'une pensée qui se veut radicalement empiriste ? Hume la considère parfois comme cause efficiente, voire comme douée d'une volonté propre.

7 Kant, *Critique de la raison pure*, in. Œuvre complètes T. 1, Gallimard, La pléiade, p. 765.

8 Sur l'évaluation fautive du réel, et la surimposition d'une « valeur ajoutée » fictive, voir Clément Rosset, *Le réel, Traité de l'idiotie*, chap. 1, Minuit, 1977.

9 Op. cit. p. 247

« Si nous prenons en main un volume quelconque, de théologie, ou de métaphysique scolastique, par exemple, demandons-nous : *Contient-il des raisonnements abstraits sur la quantité ou le nombre ?* Non. *Contient-il des raisonnements expérimentaux sur des questions de fait et d'existence ?* Non. Alors, mettez-le au feu, car il ne contient que sophisme et illusions. »